

Ateliers d'écriture créative
2019-2020

ELEMENTERRE

Les Passeurs d'Arts
Vallée Verte

Ateliers animés par **Francine Collet**

Avec la participation de :

Amélie

Christiane

Erik

Françoise

Gilles

Ingrid

Josette

Marie

Nicole

Philippe

GALET

Mis la mer dans un verre comme une grotte au sol gravillon,
fait sculpture taillée dans la forêt, fait taire l'eau de la
montagne et construit en sable une rivière pour plaire à notre
terre mère, de roche, de pierres et d'eau, un sol qui ne soit pas
de verre.

Françoise

Paroles de pierres
28 septembre 2019

Galet doux
Dans le ruisseau glacé
Se régale de mousse

Galet renégat
Galère au cœur d'un cairn
Ou d'un mur

Galet silex
Au galop d'un jet
Régale le feu

Galet précieux
Cœur glacé
Au creux de la poche

Amélie

Paroles de pierres
28 septembre 2019

CŒUR DE PIERRE

J'aimerais tant avoir de nouveau chaud, sentir mon cœur battre, pouvoir toucher l'autre par ma voix, mon rire, avec mes yeux. Mais me voilà coincé là, sur le bord du rivage, tantôt réchauffé par les rayons du soleil, parfois caressé par l'eau en mouvement.

Avant, avant que tout cela n'arrive, avant sa mort, j'étais heureux.

Mais elle est partie. Son corps est devenu poussière et mon cœur est devenu pierre. Oh, cela n'est pas venu d'un coup. J'ai d'abord perdu la vue : aveugle à la vie qui m'entourait encore. Puis j'ai perdu le goût : ni sucré ni salé, juste de l'acide et de l'aigre. Ensuite je suis devenu sourd : aucun mot, aucune musique ne me réconfortait. Puis ma peau s'est épaissie et d'interface elle est devenue barrière. Un jour ce sont les odeurs qui ne me parvenaient plus. Ni celle du café le matin, ni celle de la terre lors des premières pluies. Emmuré dans mon corps, je suis venu ici. Pour oublier, pour me faire oublier.

Mais toi qui, aujourd'hui, m'a pris dans ta main sauras-tu me rendre de nouveau vivant ?

Marie

Paroles de pierres
28 septembre 2019

MA VIE DE CAILLOU

Me voilà tout seul dans ta main, mais pourquoi ? Pourquoi m'avoir choisi, moi, tout petit avec ma peau de lézard, mon allure d'œuf de mouette ? Tu me trouves beau dis-tu. mais moi, j'étais bien sur la plage avec tous ceux que le fleuve a charriés, que les vagues ont repoussés là sous les pieds des nageurs. J'aimais tellement improviser avec eux un concert de claquements, de frottements quand le soleil nous chauffait à blanc, ou bien écrire une chanson humide qui chuinte les jours de grand vent.

J'avais connu, il y a si longtemps déjà, la force du torrent, ses coups de sabre qui peu à peu me séparaient de mon père rocher, connu aussi la caresse insidieuse de la pluie, du ruissellement qui peu à peu grignotait mon calcaire. C'est vrai que mon père était né de la grande mer originelle, qu'il avait fallu des millénaires pour qu'il émerge, se transforme. Cette histoire il me l'a racontée mille fois alors que je tenais encore à lui, que je n'étais qu'un enfant aux arrêtes acérées. Et puis un jour, un jour où le froid s'était fait plus terrible, le gel nous a séparés à tout jamais. La blessure fût vive ; de falaise en ressaut, de rocher en pierrier, un grand voyage a débuté pour moi jusqu'à ce tsunami où j'ai cru disparaître.

Mais ce n'était pas là la fin, ce n'était qu'une renaissance forcée. Après le monde de la montagne, des hautes aiguilles rocheuses et des langues glaciaires j'étais devenu un lacustre léché par les algues, voisinant avec les mollusques et les poissons scintillants. C'est alors qu'une lente transformation a commencé. J'ai perdu peu à peu mes arrêtes coupantes, les

jours, les mois m'ont porté à revoir mon attitude, plus de grands chocs frontaux avec d'autres cailloux arrachés comme moi aux Alpes tout là-haut, mais un voisinage plus doux, fait de frottements, de caresses, de courses au fond de l'eau ; j'ai cédé aux vagues, me suis laissé porter, emporter, rouler, polir par cette eau douce.

Peut-être est-ce pour cela que tu m'as choisi. Un jour quelqu'un t'avait dit qu'à vivre seul on gardait ses aspérités alors que la fréquentation des autres donnait à chacun sa douceur.

Françoise

Paroles de pierres
28 septembre 2019

SI CELTE J'ETAIS JE SERAIS SAULE

Si sérieux sur son sol où sourdent suintements et susurrements ce saule centenaire s'enracine. Si seulement ce solide saule savait sourire cette saulaie serait plus sereine. Sans souci, seul, il saurait saluer le soleil. Ce serait salutaire pour ceux dépressifs qui ne savent plus sourire. Saule si sérieux, saule si solide, saule si savant ne sois pas souche sèche, serre Soizic sur ton sein, elle est seule, sans ressource et ressasse ses sévices passés.

Françoise

Esprit celtique
19 octobre 2019

ESPRITS DE LA FORET

L'automne est là, un doux soleil m'a attirée dans la forêt, point de châtaignes, ni de champignons à ramasser, seulement le plaisir de fouler les chemins tracés par chevreuils et sangliers. La sente monte passablement et mon souffle se fait plus court, mes jambes elles se font lourdes, j'ai la sensation de moins bien voir. Mes pieds butent contre les souches, je tente de me baisser pour écarter une branche morte qui barre mon chemin et au moment où je tends la main je la découvre couverte de verrues, les ongles longs et noirs. Les manches de mon vêtement sont maintenant couvertes de toiles d'araignée tout comme le reste d'ailleurs. De grands poches sont apparues sur le devant, en y plongeant la main je découvre une fiole bleue à tête de mort, dans la seconde poche c'est un vieux grimoire, relié en cuir, qui pèse. Impossible de le déchiffrer, ma vue ne me le permet plus. Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? je porte les mains à mon visage et j'y sens quantité de poils, d'excroissances poussés sur une peau flasque ; mes cheveux filasse ont poussé eux aussi et deux tresses pendent devant mes yeux. Mon dos se courbe sous le poids d'un hibou qui s'est perché tout en haut de mon chapeau en pomme de pin. Sidérée, fatiguée je m'assieds au pied d'un chêne. Que faire de cette nouvelle apparence et qu'est-ce qu'elle signifie ? Une grande sagesse m'envahit peu à peu et je sens la forêt s'animer autour de moi. Tout ce qui n'était qu'arbres, mousses, buissons, prend vie, le bruissement des feuilles devient chanson, les branches moussues sont les danseuses de l'ombre. Partout des mains émergent, des yeux s'allument, des pieds s'agitent, ils me parlent, sollicitent mes conseils jusqu'à ce qu'un vent glacé les immobilise. Tous semblent en

admiration, en adoration même devant l'être diaphane qui surgit lentement du ruisseau gelé. Bleutée, transparente presque, aussi longiligne que je suis ratatinée, aussi jeune que je suis vieille.

Une onde de paix inonde, fige la forêt. De chuchotis en froissements, chacun s'installe dans cette lenteur juvénile et lumineuse. Mais quoi ? sous les feuilles rousses, quelque chose ou quelqu'un résiste, s'ébroue peu à peu. Une couronne de cheveux flamboyants émerge, un regard vert, perçant se pose sur chacun, bousculant esprits de la terre et du vent. C'est comme un sursaut géant. Que nous était-il arrivé ? pourquoi cette immobilité, ce quasi silence dans lesquels nous étions tombés ? La vie est là si riche, l'être diaphane voit son emprise diminuer rapidement, déjà le grouillement reprend, les courses se font plus vives et des éclats de rire, des gloussements secouent la forêt. Des élans enflammés nous portent les uns vers les autres. Et avec mes vieilles dents, mes jambes bien faibles, c'est le souvenir de ma jeunesse fertile qui me revient. Riez, courez, grimpez, aimez, finis les amours éthérées, laissez la sève circuler dans vos veines, laissez la vie prendre le dessus. Moi la vieille sage j'ai déjà vu la terre des hommes secouée par ces combats, c'est un éternel va et vient entre l'esprit et la chair et tant que la terre durera Isa la désincarnée et Astrild la sensuelle se partageront nos aspirations.

Françoise

Esprit celtique
19 octobre 2019

RENCONTRES EN FORÊT

Pour l'instant, nous sommes bredouilles. Trop sec, pas assez pluvieux. Nous nous étions éloignés d'un côté ou de l'autre et, de temps en temps, un appel signale notre présence. Je soulève les feuilles, en vain.

Et puis, j'entends un petit bruit cristallin, un filet d'eau qui coule sur ma droite. Je descends dans un petit vallon au fond duquel murmure un minuscule ruisseau. J'espère trouver plus de champignons, mais c'est une fleur qui attire mon attention. Toute seule, elle dresse dans le sous-bois son calice rose pâle lumineux au milieu des feuilles mortes. Je n'ai jamais vu une telle fleur. Je n'ose pas la cueillir, mais je m'accroupis et me penche, pour respirer son discret parfum.

Puis je me relève, et reprends ma quête de bolets et de chanterelles en descendant le long du ruisseau.

C'est alors qu'un peu plus bas, je suis arrêtée net dans mon élan : mon vêtement s'est accroché dans les ronces. Je baisse les yeux : au lieu du pantalon de marche, qui n'aurait pas dû s'accrocher ainsi, je porte une robe de satin bleu ourlée de perles nacrées. Des mèches de longs cheveux blonds me tombent sur le visage. J'entends le doux tintement du collier qui orne ma chevelure et l'alourdit. Il me semble que j'entends mieux, que mes oreilles s'orientent pour saisir les sons les plus infimes : craquements, frôlement des feuilles par le vent ou... la présence d'un autre être derrière moi.

Je me retourne : une vieille femme au nez crochu, aux oreilles pointues comme les miennes me regarde d'un air narquois, un œil à demi fermé. Perché sur les bords de son chapeau pointu, un hibou me fixe également. La vieille femme tient dans ses

mains un vieux livre, qu'elle sert précieusement. Est-ce un grimoire de formules magiques ? Est-elle un esprit maléfique qui veut ma mort ? (mais suis-je encore vivante ?)

Elle parle enfin. Ou plutôt c'est comme si elle parlait dans ma tête. « Bienvenue humain, dans le monde des esprits.

N'importe qui aurait cueilli la fleur pour en sentir le parfum, mais pas toi. Une porte s'est ouverte, la porte de notre monde. Tu te vois telle que tu serais, parmi nous esprits de la forêt. Cependant, tu dois désormais choisir entre deux existences : rester avec nous ou retourner avec les humains. »

Tandis qu'elle parle dans ma tête apparaît à ses côtés un autre esprit, une elfe gracieuse, au teint diaphane, la tête auréolée de cristaux de givre.

Elle me sourit et elle aussi me parle. « Pour t'aider à choisir, je voudrais te parler des aubes où le soleil accroche mille feux dans le cristal de la rosée, des cavalcades sur le dos des chevreuils et des biches, des parties de cache-cache et du sommeil, dans la cime des arbres. Je voudrais te parler des cieux infinis de nos nuits étoilés où tu verras briller les constellations inconnues des humains, et du temps éternel de cette poésie. Tu verras tout cela et bien d'autres magies. »

Je croyais que j'avais dit oui, pour tout ce merveilleux dont je rêvais secrètement en forêt. Mais on m'a réveillée, au pied d'un arbre. Je tenais dans la main la fleur, un peu froissée. Une fleur, je l'ai appris, légèrement toxique.

Amélie

**Esprit celtique
19 octobre 2019**

UNE BELLE IDÉE

Splendide et puissant, j'ignore ton nom. Mais tu es très familier, je te croise quand je vais travailler. Tu as toujours été là, au milieu des fous. Quelle belle idée que d'avoir arboré le domaine de cet hôpital qui soigne la folie.

Ton tronc large et solide rassure les âmes angoissées. Tes branches nombreuses et tombantes sont autant de liens qui raccrochent à la réalité les esprits tourmentés. Tes feuilles argentées et dentelées mettent à l'abri celles et ceux qui sont desséchés d'avoir trop pleuré.

Au milieu des bâtiments centenaires, fier et rassurant, tu t'exposes, tu te montres, tu t'imposes. Face à la souffrance de l'Homme, à ces humains hospitalisés. Tu offres un peu de réconfort, de la sérénité à qui en a besoin. Tu incarnes la générosité. Tu les regardes passer, sans jamais les juger, ces fous que la société rejette. Pour les arbres, il n'y a pas de normalité. Juste l'instinct de vivre, de s'enraciner pour être plus solide et résister aux tempêtes. Au fil des années tu t'es développé. Tu as embelli, pris plus de place. Tu t'es majestueusement déployé.

Je vais te confier un secret. Longtemps j'ai cherché ma place dans la société. J'étais une petite pousse que le vent faisait plier, mais sans jamais se rompre. J'ai lutté contre les attaques de ceux qui voulaient me façonner pour entrer dans un moule que je n'ai jamais épousé. Car la normalité m'ennuie, la bienséance m'épuise, l'hypocrisie me ronge.

Je pense que grandir ce n'est rien de plus que, comme toi, s'enraciner. Avoir de solides fondations pour défendre ses idées. Semer au vent son amour de la vie et s'offrir au regard des gens sans peur de leur jugement.

Maintenant je vis telle que je suis. Dans une société que je trouve folle.

Marie

**Visite à un arbre
16 novembre 2019**

D'UN NOYER À UN AUTRE

Je n'avais pas vu mon oncle depuis près de 5 ans. Il avait bien changé, vieilli, il semblait fatigué. Seul dans sa grande maison. Ma tante était décédée deux ans plus tôt. Il voulait vendre et se rapprocher de ses enfants.

D'abord, il voulait vendre ses terres, les champs autour de la maison. Un céréalier lui en avait proposé un bon prix. « Tu vois, ce qui me fait mal au cœur par contre, dit-il en le montrant de loin, c'est qu'il vont sûrement couper le noyer qui est là-bas, au milieu du champ. Moi je m'arrange pour tourner autour quand je fais encore du blé mais eux, tu penses bien qu'ils ne vont pas s'embêter. »

Ce vieil arbre imposant s'était toujours dressé comme un repère au milieu de cet espace morne. Paysage plat, forêts lointaines et, au milieu, cet arbre, une bénédiction de verticalité qui accroche l'œil.

Les blés avaient été coupés. Le champ n'était plus qu'un immense désert hérissé de tiges qui griffaient la cheville. L'arbre semblait s'éloigner à mesure de mon approche, comme une dérobade à la présence humaine.

Enfin, je posai ma main sur son tronc, comme on le fait aux chevaux, pour les apaiser. Cet arbre sauvage, sans congénère, loin de toute présence humaine avait attiré à ses pieds des fleurs, qui poussaient là, lui tenant compagnie, butinées par quelques abeilles. Des oiseaux effrayés s'éloignèrent en montant plus haut dans les branches. Ils semblaient avoir trouvé un refuge, une île, au milieu de cet océan de champs nus.

Je m'assis à son pied.

Il ressemblait à mon arbre.

Un noyer que j'avais dû faire couper dans mon jardin. Il prenait trop de place, apportait trop d'ombre, de mousse et de froid. Chantier effrayant qui avait vu tomber une à une ses branches séculaires, puis son tronc, dans le bruit agressif des tronçonneuses.

L'espace et le soleil étaient revenus.

Mais le silence. Le silence d'un désert. Les oiseaux qui n'étaient plus là.

Amélie

**Visite à un arbre
16 novembre 2019**

LE FERATONLAVEUR

Le fératonlaveur est un petit animal qui apprécie essentiellement, et pour cause, les grands lacs.

Il est pourvu d'une douce fourrure imperméable couleur argentée qui lui permet aussi bien de plonger dans les eaux profondes que de vivre sur les berges et jusque dans la forêt par temps pluvieux. Il porte une large queue qui lui sert de gouvernail lors de ses plongées et lui permet d'assommer les perches qui passent à sa portée.

Malheureusement, ses petits yeux noirs ne lui offrent qu'une vision très floue de son environnement et il lui arrive, plus souvent qu'il ne le voudrait, de se donner de malencontreux coups qui l'enverraient par le fond si, en plus de ses petites pattes préhensiles et de sa large queue, il n'avait deux belles nageoires. Nageoires qui créent autour de lui un tourbillon où vient s'ébrouer le plancton lacustre dont il se nourrit.

Comme cette chair est maigre il se dépêche sitôt celle-ci engloutie de regagner la terre ferme pour y glaner une belle pomme.

Et l'un dans l'autre, il se fait ainsi un régime équilibré qui lui permet d'être le seul à résister en cas de lac gelé.

Françoise

Bestiaire imaginaire
14 décembre 2019

LE POULESPADON.

Le poulespadon est un animal terrestre et aquatique. Il vit naturellement au bord des lacs et des rivières. Il ne s'éloigne pas de l'eau car sa peau fine et recouverte d'écailles se dessèche très vite en cas de forte chaleur. Il trouve alors refuge dans l'eau, où sa puissante nageoire dorsale et sa queue de poisson lui permettent d'évoluer à son aise.

Lors de ses excursions terrestres, il peut se mouvoir grâce à ses petites pattes et avec son bec, il saisit insectes et graines pour les broyer.

Le poulespadon est un animal craintif qui échappe à ses prédateurs en changeant de milieu. En cas de danger, il prévient ses congénères d'un cri rappelant celui d'un klaxon mouillé.

Amélie

Bestiaire imaginaire
14 décembre 2019

MON ELEPHANT-LAPIN

Quel merveilleux cadeau m'a fait le Père Noël quand j'ai eu 5 ans. Depuis ce matin magique, jamais nous ne nous sommes quittés, toi et moi. Ta fourrure si douce m'accueille chaque nuit. Nous avons grandi ensemble, de petit lit douillet, tu es devenu couette moelleuse. Quand, la nuit, tu refermes tes quatre pattes sur moi, je m'endors comme un bienheureux. J'ai maintenant l'âge de prendre femme mais qui pourrait me serrer si tendrement ? Quand tu rabats tes longues oreilles dans mon cou je frôle le nirvana.

Je n'ai jamais eu de vélo, de trottinette, de skate puisque tu me transportais sur ton dos aussi loin et aussi vite que je voulais. D'un bond, j'étais à l'école et s'il me prenait l'envie d'une promenade en forêt, tu avançais d'un pas tranquille et, perché là-haut, je me laissais tanguer. Bien sûr, nos échanges étaient restreints, à peine agitais-tu le nez quand je me réveillais les jours de congé, tandis que je te maudissais pour ce barrissement soudain qui me servait de réveil quand le devoir m'appelait.

Le temps passant j'ai fini par être envié de tous mes collègues, de tout mon entourage. Grâce à toi je fais d'énormes économies : pas de draps à laver, pas de véhicule dans mon garage, pas de réservoir à remplir, pas d'abonnements de transport en commun. Que je veuille aller au marché ou à l'autre bout du monde tu es toujours prêt. Grâce à toi, j'échappe aux nuits glacées, aux grèves de transport. Mon garage, car j'ai un garage même si je n'ai pas de voiture, est rempli de foin et de carottes. Ça c'est un sacré budget et là, le

Père Noël s'est manqué, il n'a pas pensé aux tonnes de fourrage et de nourriture qu'il me faudrait cultiver, ni d'ailleurs aux tonnes de crottes géantes qu'il me faudrait évacuer. Par chance j'ai trouvé des débouchés pour cette matière si riche, elle me sert d'engrais naturel pour faire pousser encore plus de foin et encore plus de carottes. J'ai bien essayé de chercher sur le Net s'il existait au monde une créature semblable à toi, mais non, tu es unique et le restera. Nous ne nous reproduirons pas, ni l'un ni l'autre.

Je crois que le Père Noël avait cette année-là bien entendu ma prière : « faites que mes parents ne m'obligent plus à manger de la viande » car grâce à toi je suis devenu végétarien et, de carottes râpées en soupe de foin, j'ai fait ma vie comme je l'entendais.

Françoise

Bestiaire imaginaire (2)
14 décembre 2019

MA GIRAFE-POULE

Chaque matin à l'aube, je suis réveillé par le bruit des petits tapotements du bec de ma girafe-poule sur la fenêtre de la chambre. Je me lève, ouvre la fenêtre et l'animal entre son long cou. Je gratte le sommet de sa petite tête pointue recouverte de plumes. Mais c'est qu'elle a faim ! Elle me le fait savoir en étirant son cou et en furetant dans la chambre par des petits mouvements de sa tête d'avant en arrière.

Je m'habille, sors et vais chercher la bêche. Dans le jardin, je retourne la terre et la girafe-poule, qui m'a fidèlement suivi, picore les vers qui se tortillent dans la terre épaisse. Je dois bêcher un bon moment avant qu'elle ne soit rassasiée. Heureusement qu'elle n'a pas l'appétit d'une girafe qui mange pendant des heures.

Il nous a fallu un moment à tous les deux pour déterminer ce qu'elle aimait manger lorsque je l'ai trouvée dans un panier en osier devant la porte, sans explication. Elle était grosse comme une dinde, montée sur de longues pattes frêles et étirait déjà son interminable cou souple. Les mouvements de son cou rappellent d'ailleurs parfois ceux des vers qu'elle est en train de manger.

La voilà rassasiée, elle tourne sa tête et son bec vers moi, puis enroule délicatement son cou autour de mon avant-bras et pose sa tête sur ma main ouverte en guise de remerciements. Sinon, elle n'est pas très démonstrative et vit de façon assez indépendante dans la ferme. Elle n'aime pas les poules qui viennent picorer entre ses doigts de pied. Les vaches et les

chevaux en ont peur et s'éloignent dès qu'ils la voient. Seul le chat a ses faveurs. Est-ce que la couleur de sa robe jaune mouchetée de grandes plaques marrons la rassure ? Elle le laisse prendre appui sur sa tête, ramper le long de son cou pour se jucher sur son dos étroit où il trouve un équilibre improbable. La girafe-poule va alors fléchir lentement ses jambes fragiles jusqu'à s'installer sous le gros tilleul, confiante, le chat toujours sur son dos. Et les deux compères vont surveiller les allées et venues de chacun. Qu'un déplacement inhabituel se produise, le chat gratte doucement le dos de la girafe-poule, celle-ci soulève son cou et émet un bruit étrange, qui alterne un son bas et sourd avec le caquètement d'une poule. Tant les animaux que les humains relèvent alors la tête pour voir ce qui a motivé ce cri étrange et décider ou non d'une action.

Après être restée la plus grande partie de la journée sous son arbre en observation, lorsque le jour commence à baisser et que chacun rentre, elle se déplie délicatement, secoue ses jambes et part courir à travers champ. Ses grandes enjambées se reconnaissent de loin. Après avoir découvert les chemins des alentours, elle suit maintenant quelques trajets privilégiés, loin de toute présence. Je la soupçonne d'aimer sentir la caresse du vent sur son pelage doux. Après sa course, elle rentre et va directement vers son écuille où elle trouve une masse de vers grouillants que je lui ai récoltés. Puis elle s'installe sous la fenêtre et s'endort.

Nicole

Bestiaire imaginaire (2)

14 décembre 2019

MON ANIMAL DE COMPAGNIE

Une amie revenant d'Asie m'a offert il y a deux ans un curieux animal : un petit poisson couleur de nacre, aux formes imprécises, changeantes, comme si sur sa structure osseuse était venue se fixer un corps mou.

J'ai été très surprise de ce cadeau et même plutôt dégoûtée par son aspect. J'ai d'abord espéré que la bestiole crèverait après son long voyage et en effet, elle resta prostrée longtemps dans un coin de son bocal, avant de reprendre goût à la vie. J'ai pensé aussi à m'en débarrasser, à la jeter dans le ruisseau voisin, ce qui lui laissait une chance tout de même de refaire sa vie dans un autre milieu.

Il paraît que c'était la grande mode, à Shanghai, d'avoir ça chez soi. Cependant, même si j'en voulais à mon amie d'avoir cru me faire plaisir, je ne souhaitais pas me fâcher avec elle à cause de ce cadeau. Après tout, il ne prenait pas trop de place, demandait peu d'entretien. C'était comme un poisson rouge, qui ne serait pas rouge, juste hideux.

Avec le temps, j'ai fini par m'habituer à la compagnie de cet étrange animal. Compagnie est bien le mot, car j'ai découvert qu'il percevait mon existence et qu'il cherchait à communiquer avec moi. Le matin, lorsque je viens vers son bocal, il s'approche lentement du verre pour me saluer. Il se colle à la paroi et je vois alors palpiter ses organes, dont j'ai appris à décoder le langage. Ses petites vibrations, palpitations, dilatations et rétractations de membranes nacrées sont autant de sourires, de clins d'œil, de murmures,

d'expressions de ses humeurs.

Le soir, je viens le voir à l'heure du coucher, lorsqu'il regagne son abri, une grande coquille indispensable à son espèce dans laquelle il se glisse. Son corps peut alors se relâcher, retenu par les parois solides de son abri, et il se repose. J'ai comme l'impression de le voir soupirer, et je comprends son soulagement.

Cet animal étrange a d'autres qualités que n'aurait pas un poisson ordinaire. Lorsqu'il fait beau, je l'emmène avec moi au lac. Je le pose dans l'eau, sur les galets, à faible profondeur, et je suis sûre de le retrouver à cet endroit. Il s'aventure parfois sur un deux mètres vers le large, mais ce qu'il préfère, c'est rester au bord, à sentir le flux et le reflux de l'eau sur son corps, comme s'il s'en nourrissait. Quand je reviens vers le bord, il nage autour de moi et me caresse les pieds.

Ses caractéristiques de lenteur et de mollesse m'ont appris à reconsidérer ma façon de vivre, agitée sans raison. Je sens que mes gestes se sont ralentis. Je n'ai plus le culte de l'efficacité qui débouche sur du vide. Je ressens davantage la saveur du temps qui passe.

L'été dernier, il faisait très chaud, mais j'avais peu de temps alors j'allai me baigner à la rivière toute proche. J'emmenai mon animal avec moi. Mais au lieu de s'alanguir le long de la berge, il s'agita, se mit à nager dans tous les sens, comme interpellé par un instinct nouveau. Puis il s'éloigna, et je le perdis de vue.

Ce que j'avais intimement souhaité faire à son arrivée - le perdre dans les eaux de la rivière, tel un petit Poucet aquatique - me revenait à l'esprit. Comme si cette pensée avait fini par

ressurgir pour se réaliser. Je le cherchai autour de moi, de tous côtés, l'imaginant dépérir ou se faire manger par d'autres poissons. Quand je me tournai vers l'amont, j'aperçus du mouvement à la surface de l'eau. C'était mon poisson, qui cherchait à remonter le courant.

Amélie

Bestiaire imaginaire (2)
14 décembre 2019

MON HIPPOPOTAME-KANGOUROU

Mon animal de compagnie me pose beaucoup de problèmes.

Déjà il a fallu que je change de maison pour pouvoir l'accueillir. Dans mon chalet, il était bien trop à l'étroit et j'ai du m'endetter jusqu'au cou pour trouver un toit qui pouvait assurer notre cohabitation sans qu'il ne me marche dessus ce qui causerait, à coup sûr, mon écrasement définitif.

Malgré cela notre quotidien n'est pas facile. La salle de bain est une porcherie. Monsieur se prélassé dans la baignoire préalablement remplie de boue et pensez-vous qu'il nettoie après ses ablutions ? Que nenni ! C'est Bibi qui s'y colle. Et ce n'est pas tout ! Le plafond est plein d'impacts : il se déplace en sautillant de la cuisine au salon faisant les marques de sa tête tacher le placo blanc que je me suis résignée à laisser en l'état.

Mais le pire c'est quand, bien que mâle, il est porté par un élan maternel. Il m'attrape alors contre mon gré et me glisse dans sa poche. Ballottée de toute part, ma nuque est mise à mal et j'ai le mal de mer. Cela peut durer des jours.

Nos repas aussi sont sujets à discorde. Si je respecte son végétarisme, il ne tolère pas que je réponde à mes instincts omnivores. Avec ses grands yeux noirs il me dévisage. Ses naseaux laissent s'échapper des buées annonciatrices d'une charge imminente. Je pose alors ma main sur le cuir épais de son large front. C'est rugueux et doux à la fois. Cela le calme suffisamment pour que je puisse finir mon steak.

Malgré tout cela, je ne pourrais plus faire sans lui. C'est un ami fidèle qui n'a pas l'âme solitaire et à nous deux nous formons un petit troupeau. Il peut rester des heures impassible à brouter la moquette lorsque j'ai besoin de calme. À l'inverse, s'il me sent à plat, il saute un peu partout pour me transmettre son énergie.

J'aime aussi parler voyage avec lui : des steppes d'Afrique au bush d'Australie il me raconte sa vie d'avant. Et si, parfois, les siens lui manquent, il me dit qu'il est bien avec moi. Car finalement il est bien trop agité pour les hippopotames et bien trop lourd pour les kangourous.

Et moi, malgré les contraintes, je l'aime tel qu'il est ; nul n'est parfait !

Marie

Bestiaire imaginaire (2)
14 décembre 2019

LA MONTAGNE ENDORMIE

Que s'était-il passé pour pétrifier des êtres dans une telle épouvante ? Quelle force brutale et puissante avait ainsi figé le mouvement de vie ? Était-ce une punition ? Un destin aveugle ?

Nous nous rapprochâmes et découvriâmes au pied de ces grandes falaises des petites formes isolées. Un ensemble surprenant d'éternité et de vie.

Nous changeâmes de direction pour gravir un gros rocher à l'écart, d'aspect normal, lorsque la nuit tomba complètement. Les étoiles scintillaient, toujours plus nombreuses, plus brillantes. Puis la lune sortit de derrière cette falaise aux multiples silhouettes. Et là, époustouffés, nous assistâmes au réveil progressif des êtres par le rayon de lune. Les rayons atteignirent d'abord le sommet de la falaise. Nous vîmes certaines bouches s'étirer, se contracter, puis les têtes se mouvoir, se détacher de la falaise sans qu'aucune pierre ne roule.

Sans aucun bruit, nous nous pincions, touchions les uns les autres pour vérifier que nous n'étions pas tous tombés dans une torpeur onirique collective. Mais non, nous étions bien tous réveillés ! Nous nous tassâmes sans bruit dans une courbe de terrain, sans pouvoir détacher nos yeux de la falaise.

Maintenant, les bustes s'étaient également extraits du limon râpeux, des bras étaient apparus et les êtres se rapprochaient, se touchaient, s'embrassaient. L'angoisse avait disparu de

leurs traits. Nous assistions à des retrouvailles fraternelles ou familiales. Les formes isolées au pied de la falaise ressemblaient à des enfants. Elles tendaient leur petits bras vers des formes au dos encore noyé dans la roche, mais qui leur envoyaient des signes.

Les mouvements du buste de ces êtes encore emprisonnés par le rocher se faisaient sans aucun bruit, sans qu'aucun pierre ne roule. L'air avait changé. Cet air léger d'altitude s'était comme épaissi d'ondes nouvelles pour nous. Lumière, vent, son, nous ne pouvions déterminer ce qui avait changé. Nous n'avions plus peur participions à cet élan d'affection qui traversait l'air. Nous commençons à nous habituer à ces événements étranges lorsque le vent se levât brusquement et poussât un gros nuage devant la lune. Tout se figea, et stupéfaits, nous contemplâmes la falaise aux mille formes immobiles sculptées dans la pierre.

Nicole

Montagne fantastique
11 janvier 2020

L'ONDÉE

Il s'y voyait déjà, comme sur une de ces photos en noir et blanc des années trente, avec le patron posant bras croisés, au milieu de son personnel, devant SON magasin, sous l'enseigne pimpante de peinture fraîche.

Ce serait écrit en lettres bleues sur fond vert, façon aquarelle. Des tons doux et fluides lavés de bulles fuchsia...

À LA PÉTILLANTE

Hum non, trop convenu.

Ne lui venaient que des noms loufoques : l'eau verdose – l'eau gnon – l'eau xitanie – a l'eau péra... Qui le faisaient se marrer tout seul... Jusqu'à ce qu'il trouve : ce serait ;

L'ONDÉE

Un nom évocateur d'instant précieux, fragiles, ressourçants, une vaguelette de contemplation et de sérénité... Il ne pouvait pas, comme tant d'autres, lui donner son nom. SPITANT, Victor Spitant ! Pas terrible. Encore moins le nom de la source : la Gouille Aux Porcs !

Cette source était celle de son enfance, une oasis rien qu'à lui au cœur du bocage poitevin. Une eau un peu ferrugineuse (ou très légèrement boueuse) et sans doute gazeuse (ou juste un peu nitratée). En tous cas, il y avait des bulles...

Il se souvenait s'y être baigné, y avoir péché, une fois, des algues. Et peloter des filles. C'était sa mangrove, son Amazone, son torrent alpin. Son trop plein d'excès en tous genres. Il s'y rendait à chaque fois qu'il rentrait en Poitou. Il aimait se laisser engloutir par la vase et les berges moussues, regarder les grenouilles apeurées sauter dans l'eau avec un petit plouf et disparaître sous les nénuphars. Oublier le temps d'un après midi sa vie qui partait à-vau-l'eau.

C'est là que l'idée était née. Cette fois serait la bonne, il la tenait enfin la solution, l'argent allait ruisseler, il en aurait terminé avec les petites magouilles à cent balles, le marigot sordide de son existence râpeuse.

L'Ondée ! Ça en jetais quand même !

Certes, il ne savait pas si l'eau était potable (un détail). Ce que nécessiterait l'installation d'un captage (juste de la technique). Mais il y croyait.

Victor songeait à tout cela, le cul sur la paillasse de sa cellule...

Il allait devoir payer pour son arnaque à la distillation d'échalotes avant de se lancer dans l'aventure de l'eau gazeuse...

Philippe

**Dis-moi 10 mots sur le thème de l'eau
mars 2020**

EUX ET NOUS DANS LES FLOTS

Plouf, nous voilà plongés dans l'attente. Engloutis les projets de sorties, de rencontres, tout part à vau-l'eau. Plus rien n'est fluide, même les relations amicales se tendent. Faut-il laisser passer l'ondée ou partir pour une oasis où l'air serait plus pur, où l'on pourrait sans crainte laisser la joie ruisseler, s'embrasser, mêler nos corps comme les racines des palétuviers plongeant dans la mangrove, au lieu de rester chez soi porte close à boire cette eau spitante tout en gardant l'autre pour l'aquarelle.

Qu'une ondée salvatrice vienne, que ce soit un déluge, une cataracte qui noie ces miasmes et lave chacun de ses peurs et de ses rancœurs, qu'elle éloigne la mort, que les accès de fièvre soient étouffés par toute cette eau qui ruissellerait sur nos corps et nos cœurs.

Sortis de la mer où les attendait une fin certaine, d'aucuns ouvrent de grands yeux larmoyants. Que sont ces gens qui vivent ici, bien nourris, ayant tous un toit et qui refusent les mains tendues dans l'attente d'un secours ?

Si l'autre porte sur lui toute la misère du monde, les griffures de la haine, les cicatrices encore purulentes de la guerre, il ne porte pas la mort, un séjour prolongé dans les vagues aura suffi à le blanchir à tout jamais. Ses plaies vives n'attirent que bienveillance, il ne cherche pas à prendre notre place, il veut seulement en avoir une près de nous. Que ce soit d'avoir fui la sécheresse et la famine, une pluie de missiles ou de coups, ne le rend pas contagieux. Alors pourquoi ces quarantaines, cet

isolement, ce confinement dans des camps où seules coule l'eau des égouts.

Face au rejet j'en connais qui prient pour que le sol les engloutisse, que la terre les accueille et lave leur vie insensée mais avant de fermer les yeux rêver, rêver encore au pays qui les a vu naître à l'amour qui refleurissait avec le jour ; rêver d'une oasis après la traversée harassante du désert, guetter l'éclosion de milliers de fleurs sur cette terre aride quand le vent apporte les pluies de l'hémisphère sud. Et alors se laisser couler à tout jamais, rester l'autre que personne n'attendait. Se blottir dans les flots de cette mer agitée des mouvements de ceux qui s'y débattent et veulent y croire encore ; y chercher une mère refermant avec tendresse les bras sur son enfant. Laisser les larmes couler sans que jamais elles ne tombent et disparaître dans les vagues.

Françoise

**Dis-moi 10 mots sur le thème de l'eau
mars 2020**